

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{	pour trois mois.....	9 fr.
		pour six mois.....	18
		pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

UNE VIEILLE GALERIE.

QUELLE recherche dans le luxe, et quelle grâce dans la simplicité, disais-je, en sortant de chez M^{me} Minette, où venaient de se chiffonner devant moi cent jolis objets propres à embellir une femme dans tous les quarts-d'heure de la vie!

Comment se fait-il qu'autrefois la coquetterie de nos aïeules ne leur ait point suggéré le goût de ces jolis négligés qui font ressortir les grâces et dissimulent les prétentions ; et pourtant alors elles aimaient, elles savaient plaire aussi ! — Jugez-en plutôt, me dit mon compagnon, en me faisant arrêter devant une vieille galerie de tableaux exposés sous les arcades de la rue de Rivoli ; voyez cet antique portrait tout noirci par la fumée, et dont l'encadrement fait encore reconnaître un luxe royal à travers les débris de sa vétusté. Il représente M^{me} de Maintenon. Pensez-vous qu'en revêtant cette robe de velours, en entourant son cou de cette grosse rangée de perles, en attachant si soigneusement ses beaux cheveux, elle n'ait point calculé l'effet que ses charmes pouvaient ajouter à sa puissance ? Ici la charmante M^{me} de Montbazon représentée sous le costume d'une Diane, perd-elle rien de ces attraits célestes qui firent sa gloire, ses plaisirs et ses douleurs ?

Là Gabrielle d'Estrées, sous le simple accoutrement d'une villageoise, a su nous montrer toute cette beauté naïve qui métamorphose un prince magnanime en un sot amoureux ; et il est facile de pressentir que la quenouille qu'elle tient à la main est prête à se changer en sceptre.

Voici M^{lle} de Charolais qui, en se faisant peindre sous le béguin d'une religieuse, savait bien n'en point paraître moins jolie, et n'en point peut-être inspirer de plus pieuses idées. Regardez cet autre tableau oublié derrière cette porte ; il représente une jeune et belle femme qui semble endormie sur des coussins de velours pourpre ; mais on devine facilement que son sommeil n'est que l'effet d'un malicieux calcul ; les pavots n'ont point appesanti ses belles paupières, et le sourire prêt à se trahir sur ses lèvres de rose, et le hasard piquant qui a si gracieusement dérangé sa toilette, ne dénotent que trop un subterfuge de l'amour, une ruse de coquetterie... — Oh ! en voilà bien assez, m'écriai-je, pour me convaincre que, dans tous les siècles, les femmes ont su discerner ce qui allait le plus favorablement à leur physionomie, et sans doute le même instinct qui a porté les héroïnes que nous venons de remarquer, à se faire peindre sous un aspect aussi original, les eût conduites aujourd'hui à la recherche des charmantes toilettes que M^{me} Minette sait créer. Mais pour nous qui n'avons aucun modèle à saisir sur toutes ces célèbres coquettes du bon

vieux tems , retournons aux Tuileries , et cherchons , sur les gracieuses beautés de nos jours, quelles inventions ou caprices nouveaux il nous reste à communiquer à nos abonnées.

— Dans une des soirées où le beau tems avait attiré une nombreuse société aux Tuileries , on a remarqué quatre jeunes personnes (sœurs sans doute) : toutes quatre, de la même taille, étaient parfaitement faites, avaient des cheveux blonds et les plus jolis yeux qu'on puisse voir. Leur mise, également conforme, consistait en une robe d'organdi rose, à large ourlet, pélerine pareille, entourée d'une double garniture d'organdi rose festonné, manches à la religieuse, chapeaux en paille de riz, sans autre ornement qu'une large bride en ruban de gaze rose passé sur la forme, et flottant de chaque côté.

— Aux bals du Ranelagh, qui jusqu'ici n'ont point été très-suivis, la plupart des coiffures des jeunes personnes ne sont surchargées d'aucun ornement. Beaucoup portent les cheveux séparés en bandeau sur le front. On y voit encore des coiffures élevées, ayant de larges coques; mais on reconnaît facilement qu'elles tiennent à l'habitude des personnes qui les portent, plutôt qu'à la mode. Des robes en mousseline, des robes en organdi, quelques robes en tulle uni, garnies d'un haut volant, tels sont à peu près les costumes les plus adoptés pour tous les genres de bals d'été.

— On voit beaucoup de peignoirs en mousseline blanche à larges raies claires sur mat. Ces dernières raies sont liserées de chaque côté par une petite ligne de couleur bleue, rose, etc.

— De charmantes robes en batiste de laine, extrêmement claires, brodées en soie de couleur, sont parfaitement portées.

— On vend beaucoup de petits fichus en foulards, préparés en cravate comme celles des hommes. Une agrafe attachée sous le nœud la fixe autour du cou.

— Les femmes bien mises qui portent des *banios* les nouent sur la poitrine comme les écharpes. C'est le seul moyen de leur donner de la grâce.

— La plupart des canezous en tulle brodé, se portent avec une ceinture à pointe, attachée au canezou et formée du même tissu. Ordinairement elles sont doublées en taffetas blanc et garnies d'une petite dentelle.

— Les collets de batiste plissés auxquels quelques-uns ont donné l'ignoble surnom de *Pierrot*, paraissent devoir se porter

très-long-tems. On en voit qui sont plissés à petits tuyaux ; d'autres qui ont , au lieu d'une ruche de mousseline autour du cou , un petit collet carré en perkale , garni d'une petite garniture plissée et retombant sur un collet beaucoup plus grand, garni de la même manière , et formant demi-pélerine sur la robe. La pointe obligée des foulards sépare les deux collets.

— Nous signalerons aujourd'hui un nouveau genre de boutons qui sera destiné aux robes d'automne et d'hiver. Leur forme , leur travail et leur poli en font autant de petits bijoux qui seront d'un effet délicieux sur les robes d'étoffe. Nous reparlerons en tems et lieux de cette jolie fantaisie pour laquelle M. Janin * vient d'être breveté , car nous ne doutons point qu'elle ne soit parfaitement appréciée dès l'instant où l'on commencera à confectionner les toilettes d'automne.

VARIIÉTÉS.

LES SOUVENIRS D'ENFANCE.

Quel charme est attaché aux lieux qui nous rappellent nos premières années : tout y vit par nos souvenirs , notre jeunesse se reproduit avec ce sentiment d'innocence et de repos , heureux privilège des âmes encore neuves. En revoyant les témoins des naïves impressions de notre enfance , il nous semble retrouver le calme et le bonheur qui a fui loin de nous , ce naturel touchant que le commerce des hommes a flétri , cette confiance , cet abandon que les trahisons de la vie ont pour jamais écartés de notre cœur.

Il y a quelque tems j'ai revu la petite ville de *** où se sont passées les quinze premières années de ma vie : que j'étais heureuse de reconnaître tout ce qui demeurerait encore gravé dans ma mémoire ! Mon cœur était tout agité , mon imagination toute rêveuse et je ne sais quelle mélancolie venait se joindre à mon bonheur et , pour ainsi dire , l'augmenter.

Voilà la grande avenue où j'ai attendu ma mère un jour qu'elle s'était absentée : quelle ivresse j'éprouvai en la pressant dans mes bras , quelles douces larmes le bonheur me fit répandre ! Elle aussi , combien elle avait de joie à se retrou-

* M. Janin, Fabricant de Boutons , rue Bourg-l'Abbé , n° 31.



Petit Courrier des Dames
Boulevard des Italiens N^o 2^e près le passage de l'Opéra.
Chapeau de paille de riz orné de plumes, Robe de Cote-pali Des Ateliers de M^{lle}
S^t Laurent et Sain, Rue de la Paix N^o 22.

ver près de moi ! Pauvre mère ! depuis lors le ciel l'a ravie à ma tendresse : j'ai tout perdu avec elle ; seule elle pouvait bien me comprendre, elle devinait mes pensées, elle aimait mon caractère, mon esprit, et presque mes défauts : j'ai des amis qui me sont chers, mais qui peut remplacer la tendresse maternelle, ses doux épanchemens, son intimité sans réserve, ses communications délicieuses ?

Les scènes les plus aimables de ma vie se sont passées sur ce perron. J'y voyais souvent Ernest, l'ami de mes jeunes ans, celui que j'ai aimé comme on aime à quinze ans, sans coquetterie, sans mensonge. Alors le cœur seul nous dicte son innocent langage ; tout nous plaît, nous charme, nous captive. Je me rappelle son regard, l'agrément de ses discours, la simplicité de ses manières. Un soir, en cet endroit, nous restâmes long-tems à nous entretenir de notre avenir, de nos espérances, de tout ce qui nous attendait encore dans la vie. Quels rians projets nous formions, que les hommes nous paraissaient bons, sincères, aimables ! nous les embellissions des couleurs de nos imaginations ingénues, nous les faisons à notre image, nous leur prêtons toute notre innocence. En me quittant, Ernest me serra la main : je ne songeai pas même à la lui retirer. Depuis ce tems, il s'est trouvé jeté dans la carrière des armes, je l'ai à peine rencontré dans le monde : il a, je crois, oublié cette vertueuse intimité dont le souvenir m'est si agréable : et moi je me sens toute rêveuse en me reportant à ces heureux tems. J'aime à me retrouver près de lui, tel qu'il était alors, et ce retour vers le passé est si pur que je le lui avouerais sans rougir.

Dieu ! n'est-ce pas là la pauvre maison qu'habitait la vieille Suzanne, qui prit soin de mes premiers ans, guida mes premiers pas, supporta mes colères enfantines, et resta, près de moi, digne auxiliaire de ma bonne mère ? Voilà la fenêtre basse que j'escaladai un matin pour m'échapper de la chambre où sa sévérité m'avait enfermée ; c'est là qu'elle se reposait la nuit des fatigues du jour ; ici elle préparait le repas de sa famille : que sont-ils devenus ? la trace de leur passage est complètement effacée. Leur mémoire même n'a-t-elle point péri avec eux. Un homme d'un certain âge à qui je m'en informe m'apprend avec tristesse la disparition de toute cette famille. Suzanne est morte depuis long-tems, son fils aîné a

disparu dans les désastres de nos longues guerres, ses autres enfans ont été jetés çà et là dans le pays, mais ils ont laissé un souvenir honorable. Mes amis, que je vous paie aussi ma dette : puissiez-vous apprendre que la petite fille qui vous fit si souvent enrager s'est arrêtée devant votre modeste asile pour vous apporter le tribut de sa reconnaissance, et que, malgré les distractions du monde et les préoccupations de son existence actuelle, elle aime encore à se rappeler vos soins, vos bontés et votre tendresse pour elle.

Ces lieux me plaisent : ils m'ont rendu ma jeunesse, ils m'ont reporté vers un tems que je regretterai toujours, et cependant je sens que je n'y puis demeurer. Que viens-je faire ici ? Mes amis ne sont plus, les compagnons de mon enfance ont tous disparu ; je me sens seule et triste. Pourquoi faut-il qu'à chacun de nos pas dans la vie, nous soyons condamnés à voir tomber auprès de nous tous ceux qui nous furent chers ! Les jours qui nous restent ne sont-ils pas bien chèrement achetés au prix de ces douleurs de tous les instans ? ne sont-ils pas plus heureux ceux qui peuvent en entrant au tombeau échapper aux regrets, aux tristesses qui nous assiègent ? et, s'il y a du charme, n'y a-t-il pas aussi bien de l'amertume dans les souvenirs de l'enfance !

DIORAMA. — *Vue du Mont Saint Gothard.*

Deux mois se sont à peine écoulés depuis que la vue de la Cathédrale de Reims est exposée ; déjà un nouveau tableau vient signaler l'infatigable activité de MM. Daguerre et Bouton. Le site qu'il représente est un des plus sauvages et des plus imposans que puissent offrir les Alpes ; c'est une vue du *Mont Gothard au passage des Rochers*, près le pont d'*Azio-Grande*.

Un chemin, que la main de l'homme a souvent taillé dans le roc, cotoie les flancs d'une vaste montagne de granit. D'un côté il est bordé par des massifs énormes de rochers taillés à pic, et de l'autre par un précipice dont l'œil effrayé ne peut mesurer la profondeur, et dans lequel le Tessin roule avec fracas ses ondes écumantes qui, brisées dans leur chute contre les saillies des rochers, se résolvent en vapeurs blanchâtres qui restent suspendues dans les airs. Un pont hardi unit les deux montagnes entre lesquelles on aperçoit le sommet du Mont Saint Gothard couvert de neiges éternelles.

M. Daguerre a su vaincre, avec son talent ordinaire, toutes les difficultés que présentait un pareil site. Nous le félicitons surtout de l'art avec lequel il a su éviter la monotonie de couleur qui semblait devoir résulter de cette répétition continuelle de rocs de granit, dont les masses verticales n'offrent partout à l'œil qu'un ton grisâtre qui n'est varié par aucune trace de végétation, si ce n'est à leurs sommets, que recouvrent rarement quelques mousses, et où végètent quelques maigres sapins.

Le talent de l'artiste a suppléé, autant que possible, à cette uniformité de la nature, par le jeu savamment varié de la lumière. Sur le premier plan, la voûte éclairée par le soleil réchauffe par ses reflets les tons des rochers qui la bordent. Le reste fuit dans une demi-teinte transparente; une lumière secondaire en éclaire quelquefois seulement les sommets.

Si ce tableau n'est pas supérieur à cette belle vue de Thiers, du même artiste, qu'il est destiné à remplacer, du moins est-il fait pour diminuer les regrets que le public et les amateurs doivent avoir d'en être privés.

Un joli petit tableau de M. Bouton vient en même tems d'être offert au public. Il représente une vue prise sous une des *Arcades du Colysée à Rome*; les fonds sont d'une couleur très-vraie, mais les premiers plans ne nous semblent pas produire toute l'illusion que l'on pourrait désirer. On voit dans quelques parties que c'est de la peinture, et M. Bouton ne nous a pas habitués à cela.

MÉLANGES.

THÉÂTRE ITALIEN. — On a repris la *Semiramide*, pour le début de M. Santini, dans le rôle d'Assur, devenu disponible depuis le départ de Galli. L'acquisition de ce jeune acteur doit être considérée comme fort heureuse pour ce théâtre, si ce virtuose qui est doué d'une fort belle voix et dont la méthode n'a besoin que de se perfectionner par le travail, sait profiter des belles qualités qui le distinguent.

Nous sommes assurés de posséder de nouveau pendant tout l'hiver M^{me} Malibran. M^{lle} Sontag fera sa rentrée le 10 de ce mois; nous pouvons donc prédire au théâtre Italien l'hiver le plus brillant. Peu d'entreprises offrent une réunion de talents pareils à ceux que posséderont les Parisiens. M^{mes} Sontag,

Pisaroni, Malibran assurent aux amateurs de nombreuses jouissances ; aussi s'empresse-t-on déjà de renouveler les locations et les abonnemens.

— M^{me} Catalani est dans ce moment à Paris. Cette célèbre cantatrice vient de faire un voyage dans le nord de l'Europe, où elle a été accueillie dans toutes les cours avec la distinction que mérite son beau talent. M^{me} Catalani revient chargée de nombreux et riches témoignages de la satisfaction des souverains devant lesquels elle a eu l'honneur de se faire entendre.

VARIÉTÉS. — *Le Farceur de Société* est devenu en faveur à ce théâtre : le public vient le voir et rit de bon cœur. *L'École de Natation* paraîtra incessamment.

ANNONCES.

— LA FILLE DU COMMISSAIRE, OU LA SUITE D'UN DUEL, par Baran *. Un style correct et facile, une intrigue soutenue avec art et qui croît sans cesse ; des scènes variées où règnent tour-à-tour des sentimens délicats, et la gaieté du meilleur ton, tels sont les titres qui recommandent le roman que nous annonçons. Il est digne d'être distingué parmi la foule des ouvrages qui paraissent chaque jour, et nous pensons qu'il fera passer plus d'une aimable veillée à la campagne.

— CRÈME DES SYBARITES. Brevet d'invention et de perfection par Théodore Godain. Cette Crème est propre à rendre la couleur naturelle aux cheveux blanchis par l'âge ou d'une teinte désagréable. Elle leur donne à volonté et en peu de minutes toutes les nuances primitives, naturelles ou fictives, sans craindre le contact des acides, les intempéries de l'air et l'action du tems. Elle est d'un usage salulaire à la santé, d'une odeur agréable et d'un emploi facile ; elle a reçu l'approbation de l'Académie Royale de Médecine de Paris. Enfin, ses avantages sans nombre la mettent au-dessus de toutes les compositions de ce genre.

S'adresser chez M. Godain, inventeur-breveté, rue Saint-Honoré, n^o 141, à Paris. — Prix : 7 francs.

* A Paris, chez Tenon, Libraire-Éditeur, rue Hautefeuille, n^o 30 ; et chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n^o 47 bis.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N^o 47 bis, et rue Saint-Louis, N^o 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et C^e, libraires, sur le Rokin.
A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la Planche 573.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais.